(1767), n'ont pas été retenus. C'est pourquoi toute étude approfondie de la philosophie de cette institution ne saurait faire l'économie de la consultation de l'ensemble des mémoires publiés par l'Académie au cours de ces décennies, désormais accessibles en ligne. Si le choix des titres des parties reflète les préoccupations des académiciens de l'époque et a le mérite de mettre en lumière le rôle central joué par les questions de psychologie ou l'importance accordée à une discipline particulière comme la métaphysique de la nature, une organisation plus équilibrée et plus détaillée des parties aurait peut-être permis un accès plus aisé aux sujets traités. La dernière partie notamment, consacrée à la psychologie, peut sembler assez volumineuse et quelque peu hétéroclite.

Précieux instrument de travail pour tout examen sérieux des Lumières allemandes et européennes en général, ce volume rend accessibles aux lecteurs des textes indispensables pour la compréhension adéquate de la philosophie de l'époque. Il devra bien entendu être complété par l'édition critique des mémoires publiés dans les deux séries ultérieures, parues en français jusqu'en 1804 et intitulées *Nouveaux mémoires* et *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres*, afin d'offrir un tableau plus complet des conceptions élaborées au sein de la classe de philosophie spéculative. En attendant, nous sommes convaincue que ce volume est à même de nuancer et d'enrichir considérablement les études sur l'*Aufklärung*, à laquelle l'Académie de Berlin appartient de plein droit (et ce malgré le choix de s'exprimer en français dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle). Il témoigne d'un intérêt croissant – dû en grande partie aux travaux des éditeurs de ce volume – pour la production philosophique de cette institution, qui est en passe de renouveler la recherche sur les Lumières.

Tinca PRUNEA-BRETONNET

Louis GUERPILLON, *L'Achèvement de la psychologie rationnelle. Enquête sur la tradition wolffienne*, Paris, Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 2023, 185 p.

Si un certain nombre d'études ont envisagé le rapport entre la tradition wolffienne et le criticisme kantien sous la forme d'une occultation de la première par le second, cet ouvrage insiste sur la possibilité d'utiliser Kant pour éclairer la structure et les enjeux de la métaphysique pré-kantienne. Il s'agit donc d'« examiner sous un éclairage kantien le discours des représentants historiques de la psychologie rationnelle » (p. 11), voire de soumettre les argumentations des psychologues rationnels à « une lecture rétrospective, effectuée depuis un éclairage kantien » (p. 90). C'est cet « éclairage kantien » qui conduit, par exemple, à « repérer chez Wolff une tension » entre le statut réflexif du *je pense* et son prétendu caractère empirique (p. 62). Cette opération prend appui sur la conviction que Kant, tout en

récusant la tradition de la psychologie rationnelle, l'achève aussi « en ceci qu'il la porte à son plus haut degré de perfection » (p. 12).

La première partie étudie la psychologie rationnelle en tant que « projet ». La question de savoir si Kant a raison de réduire cette science au seul fondement du *je pense* reçoit une réponse plus que positive : du moins chez le Wolff des œuvres allemandes, c'est « l'ensemble de la métaphysique, et non la seule psychologie rationnelle », qui se fonde dans le *je pense* comme dans son « unique texte » (p. 48). Ce résultat est obtenu en réduisant toute la problématique de la psychologie rationnelle à celle de la conscience de soi, qui deviendrait chez Wolff « l'objet fondamental » de la métaphysique entière (p. 46). En soulignant la réflexivité de toute conscience wolffienne ainsi que l'implication mutuelle entre conscience de soi et conscience des autres choses, l'A. ne considère pas que, pour Wolff, la conscience de soi naît de la perception de ses propres opérations mentales, voire d'une attention portée sur l'aperception elle-même.

La deuxième partie vise à montrer que les quatre paralogismes imputés par Kant à la psychologie rationnelle sont bien attestés dans la tradition wolffienne, bien qu'il revienne à Kant d'en avoir donné la formulation la plus achevée. Ce procédé rétrospectif livre des analyses remarquables (voir notamment les pages consacrées à l'argument de Mendelssohn pour la simplicité de l'âme), mais semble parfois prisonnier du schéma interprétatif adopté. En lisant par exemple la thèse de l'âme-substance à partir du jugement kantien, qui la tient pour inutile, l'A. affirme que, chez Wolff, la substantialité de l'âme n'est « jamais » mobilisée « indépendamment de sa simplicité, pour établir une thèse qui en dépendrait en propre » (p. 70), à la seule exception de « l'énoncé du caractère impérissable de l'âme » (p. 74). Il est pourtant aisé de réfuter ce point : c'est bien la thèse de la substantialité qui permet à Wolff de démontrer que l'âme est douée d'une force (*Psychologia rationalis*, § 53), et d'introduire ainsi le caractère dynamique de la substance leibnizienne au sein de sa psychologie rationnelle.

La troisième partie documente la diffusion « incognito » (p. 140) de l'argument wolffien pour la simplicité de l'âme dans le cadre de l'empirisme français (Condillac, Rousseau). Cet héritage rationaliste est pourtant subverti au moment où l'affirmation d'une âme incorporelle ne saurait plus servir de fondement à la construction d'une psychologie rationnelle. On aurait donc, chez les empiristes, une façon de terminer la trajectoire de la psychologie rationnelle toute différente de celle que l'on trouve chez Kant.

Dès le sous-titre du livre, une « tradition wolffienne » est évoquée, dont le profil reste pourtant assez vague. La majorité des références sont à Wolff lui-même, qu'il s'agisse de convoquer les œuvres allemandes ou latines. L'A. compare sa reconstruction de l'argument wolffien pour la simplicité de l'âme à une tentative « de comprendre Wolff, dans la *Psychologie rationnelle* mais au nom de la *Métaphysique allemande*, mieux qu'il ne semble s'être compris lui-même » (p. 82). Or, cette façon de poser le problème du rapport entre l'œuvre allemande et l'œuvre latine n'est pas tout à fait

satisfaisante. Ayant repéré une divergence entre les stratégies argumentatives de deux œuvres, il serait plus intéressant d'en expliquer les raisons (historiques ou systématiques) que d'invoquer une insuffisante compréhension de Wolff par lui-même. Dans le même ordre d'idées, l'A. a raison de souligner une « autocritique » (p. 53) du Wolff de 1734 par rapport à sa *Solutio* de 1707, mais faute de contextualiser ce dernier texte, il reconduit la différence à la théorie de la conscience de soi, alors que le changement relève plutôt de la théorie de la perception, Wolff n'ayant pas encore absorbé, en 1707, la doctrine leibnizienne des perceptions inconscientes[2].

Les quelques autres auteurs convoqués comme représentants de la tradition wolffienne sont très hétérogènes. L'analyse du rôle du *je pense* (chapitre II) privilégie la *Métaphysique* de Baumgarten, en raison de la plus claire lisibilité attribuée au « mouvement général » et à la « structure » de ce texte (p. 27), sans se poser la question de savoir si, et dans quelle mesure, il est légitime de classer Baumgarten comme un wolffien tout court. La même question pourrait concerner Mendelssohn aussi. En revanche, les wolffiens assumés (les petits wolffiens, si l'on préfère) ne sont pas pris en compte – la considération de la *Demonstratio immortalitatis animae* (1721) de Thümmig, le bras droit de Wolff, aurait pourtant pu éclairer la réception wolffienne du concept leibnizien d'immortalité.

En ce qui concerne la littérature secondaire, la bibliographie apparaît plutôt mince par rapport à l'imposant développement des études wolffiennes au cours des trois dernières décennies. La plupart des ouvrages cités portent sur Kant ou sur la philosophie française du XVIIIe siècle.

Outre l'originalité de la perspective historiographique, l'intérêt majeur de cette enquête réside dans l'effort pour reconstruire l'histoire et les filiations de la psychologie rationnelle à travers l'analyse des arguments (et non seulement des thèses) qui ont caractérisé cette tradition. Les résultats de ce travail minutieux vont stimuler le débat sur maints points.

Matteo FAVARETTI CAMPOSAMPIERO

Emmanuel HOURCADE, Charlotte MOREL, Ayşe YUVA (dir.), *La Perfectibilité de l'homme. Les Lumières allemandes contre Rousseau ?*, Paris, Classiques Garnier, 2022, 2 vol., 1488 p.

D'un ouvrage comme le présent collectif, qui rassemble en deux épais volumes treize chapitres écrits par plus de vingt contributeurs, il est en général malaisé de proposer une synthèse. Ici, la difficulté n'apparaît pas comme un obstacle, mais comme la marque d'une réussite : les dimensions

2. Je me permets de renvoyer à mon *Conoscenza simbolica. Pensiero e linguaggio in Christian Wolff e nella prima età moderna*, Hildesheim, Olms, 2009, p. 647-8.